

BERNARD VALAT, directeur général de l'Office international des épizooties**« Eradiquer le virus chez l'animal est possible »**

Article paru dans l'édition du 23.09.05

Quelles sont les dernières informations disponibles sur l'épizootie de grippe aviaire et ses conséquences sur la santé humaine ?

Cette épizootie s'est installée depuis maintenant près de deux ans et touche désormais de manière endémique une douzaine de pays asiatiques. Le virus H5N1 qui en est responsable a provoqué la mort, directe ou indirecte, de centaines de millions d'oiseaux.

Dans le même temps, ce virus s'est révélé très largement incapable de contaminer l'espèce humaine. On peut en effet estimer que des centaines de milliers, voire des millions de personnes ont eu des contacts avec des animaux porteurs du virus.

Pourtant, on n'a recensé qu'une centaine de cas d'infection humaine et, malheureusement, une cinquantaine de morts. J'ajoute d'autre part que ce virus H5N1 rencontre aussi beaucoup de difficultés à infecter le porc, ce qui est a priori une bonne nouvelle, compte tenu du rôle que peut jouer cet animal dans le passage des virus grippaux depuis les oiseaux jusqu'à l'espèce humaine.

A-t-on des données concernant ces victimes ?

Nous savons qu'il s'agit dans la plupart des cas de personnes jeunes, ce que nous avons du mal à comprendre. Une grande partie des victimes étaient des personnes qui avaient acheté des volailles vivantes avant de les plumer et de les vider pour les consommer. C'est semble-t-il à la suite de ces manipulations que ces personnes ont été exposées au risque de contamination par le virus. Un virus dont on sait qu'il est surtout présent dans les excréments des oiseaux. On peut donc le retrouver pendant quelque temps dans l'eau, qui pourrait jouer un rôle dans la voie de contamination.

Existe-t-il des vaccins permettant de prévenir l'infection chez les animaux ?

Oui, il existe effectivement des vaccins efficaces permettant de protéger les oiseaux contre cette infection, et une production industrielle de ces vaccins est capable de répondre à la demande. Pour ce qui est de l'homme, il me semblerait plus judicieux d'attendre.

Ce qu'il faut, c'est d'abord voir quelle souche de virus grippal hautement pathogène pourrait provoquer une pandémie, plutôt que de se lancer dans la production industrielle massive d'un vaccin contre un virus qui est pour l'essentiel strictement animal.

Personne au monde n'est capable de chiffrer la probabilité d'un passage massif à l'homme, après mutation, de l'actuel virus H5N1. Certains se fondent pour cela sur la période moyenne qui, au XXe siècle notamment, a séparé deux pandémies grippales. Une telle démarche n'a rien de scientifique. La prochaine pandémie peut aussi bien survenir dans quelques mois que dans des dizaines d'années.

C'est dire les difficultés auxquelles sont confrontés les responsables politiques, puisque l'investissement public dans la préparation collective à une pandémie relève de décisions politiques et que la grippe n'est que l'une des menaces sanitaires d'origine animale auxquelles est confrontée l'espèce humaine.

Une éradication du virus responsable de l'actuelle épizootie est-elle ou non envisageable ?

Cette éradication est possible, et l'histoire des maladies animales montre que l'on est parvenu à lutter efficacement contre des épizooties similaires. Mais il faut savoir que le virus H5N1 circule aujourd'hui de manière endémique dans des pays pauvres qui n'ont pas les moyens de mener des campagnes nationales de vaccination visant à son éradication.

Ce virus n'est pas présent dans les élevages industriels, mais, dans les villages, chez des oiseaux de basse-cour en contact avec des oiseaux sauvages. L'urgence n'est pas dans la constitution coûteuse d'antiviraux et de stocks vaccinaux humains dans les pays riches, mais dans une série de mesures simples dans les pays touchés, comme la formation de vétérinaires de proximité pour bloquer le virus émergent en faisant intervenir l'Etat et la loi.

Quant aux pays fortement débordés comme le Vietnam, il faut les aider à vacciner toutes leurs populations avicoles. Cela coûterait peu et réduirait considérablement le risque pour l'homme.

Propos recueillis par Michel Alberganti et Jean-Yves Nau

